Document généré le 25 avr. 2024 03:18

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

À mes ordres, mon colonel! de Jean-Paul Filion (Éd. Leméac)

À mes ordres, mon colonel!, Leméac, coll. « roman québécois » no. 65, 1982, 216 pages

Christian Bouchard

Numéro 31, automne 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39983ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bouchard, C. (1983). *À mes ordres, mon colonel!* de Jean-Paul Filion (Éd. Leméac) / *À mes ordres, mon colonel!*, Leméac, coll. « roman québécois » no. 65, 1982, 216 pages. *Lettres québécoises*, (31), 74–74.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

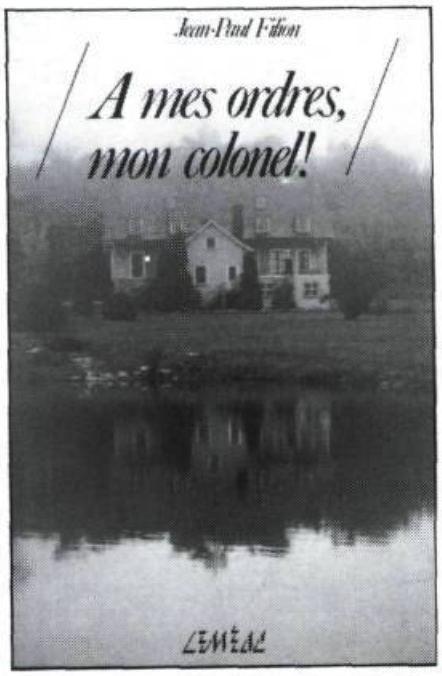
À mes ordres, mon colonel!

de Jean-Paul Filion
(Éd. Leméac)

J'ai fait connaissance avec l'oeuvre de Jean-Paul Filion en 1977, au moment de la parution du livre *Les murs de Montréal*[1]. Je me souviens y avoir découvert une écriture simple, intimiste, qui m'invitait à fouiller ma propre enfance afin de retrouver la source de mon imaginaire individuel. Je fus touché par le langage réaliste, voire «populiste», de Filion et ses préoccupations ne me laissèrent pas indifférent. Je lus donc *Saint André Avellin... le premier côté du monde*[2] qui était dans l'ordre logique l'introduction au *Murs de Montréal*. La même franchise, le ton direct, les images opposant ville et campagne me secouèrent à nouveau de même que la limpidité du style proche de la conversation. *Cap Tourmente*[3], paru en 1980, conservait la même authenticité que le reste de la trilogie augmentée du rythme et de l'ampleur que procure la sérénité enfin atteinte. Car l'oeuvre de Filion est une quête sans relâche de paix morale et de tranquillité intellectuelle ayant pour but l'unification de soi:

> *Me définir m'aura bien coûté trente-cinq bonnes années... Unifié, d'une part comme décorateur, pour la joie du pain, du beurre, du vin et autres bonnes choses; d'autre part comme écrivain, pour satisfaire mon éternel besoin de transposer ma voix intérieure dans des «créations», je n'ai plus rien à dire sauf que je continuerai à marcher sur les deux pistes que m'a léguées l'Éternel.*[4]

Les thèmes du combat, de l'angoisse, de l'amour contrarié, de l'enfance frustrée — pour n'en nommer que quelques-uns — reviennent sans cesse sous la plume de l'auteur pour qui l'acte d'écrire équivaut à l'exorcisme de tout le mal du passé dont il est possédé.



Son dernier roman, *À mes ordres, mon colonel!*[5] est une fois de plus de l'ordre du souvenir. Une différence majeure le distingue toutefois de la trilogie: il s'agit d'un roman dans le sens classique du terme, c'est-à-dire avec une histoire et un personnage central et non plus le récit d'un *je* autobiographique. Pour la forme et le choix du récit, il se rapproche ainsi du tout premier roman de J.P. Filion: *Un homme en laisse*[6]. Ceux qui connaissent son oeuvre romanesque ne seront pas surpris de retrouver dans *À mes ordres...* de nombreux épisodes empruntés directement à l'autobiographie, et tout particulièrement au tome *Les murs de Montréal*.

Grâce à son personnage Pierrot, Jean-Paul Filion revit à distance ses angoisses du passé comme pour montrer que ce qui existait il y a trente ans existe encore aujourd'hui. Le narrateur du récit, Pierrot, est un jeune citadin plus ou moins bien urbanisé, drop-out, dopé, qui ne se laisse jamais tenter bien longtemps avant de prendre un petit verre qui se terminait le plus souvent par une beuverie monumentale. Mais Pierrot est «handicapé dans la tête» à cause des paradoxes qui le particularisent. Malgré son évidente attirance pour le vice, il vit dans l'obsession de la perfection. Ses pires angoisses, ses nombreuses crises existentielles, son amour romantique pour Cathy sont les fruits de son grand désir de perfection. Ce roman, aux aspects de journal intime ou de cahier de notes du narrateur, est le récit d'une suite d'événements qui poussent Pierrot aux contradictions et aux émotions les plus fortes. Incapable de supporter les tensions extrêmes de l'émotion, il sombre dans le rêve de la drogue et de l'alcool pour échapper à la réalité. Autant d'angoisses seraient-elles supportables s'il n'y avait pas un peu d'espoir? Devenu à demi fou à cause de son entourage où vit une mère qui se meurt d'envie pour son fils adoptif, où Minique, l'homosexuel, compagnon d'appartement de Pierrot, ne cesse de le harceler afin qu'il fasse l'amour avec lui, où l'amour de Cathy qu'il met au-dessus de tout s'écroule tout à coup comme un fragile château de cartes, dans ce monde terrorisant où le vice revêt tous les costumes, comment Pierrot peut-il trouver le salut? Dans l'espoir en son rêve d'être un jour un super technicien du son, symbole de la perfection. Sa vraie drogue, c'est le son. Les systèmes de son sophistiqués. C'est alors qu'entre en scène le colonel Major (le double du major Cayer dans *Les murs de Montréal*), une espèce de collectionneur d'handicapés de toutes sortes, qui donnera à Pierrot l'occasion de réaliser son rêve mais non sans difficulté. Pour toucher la perfection il faut traverser bien des épreuves!

À mes ordres, mon colonel! rend compte de la réalité du combat interminable de l'homme contre l'ordre établi et de celle du désir de dépassement de soi. Dans ce livre, la révolte suinte de partout et la haine jappe la violence à chaque page en une langue troublée, sale et démesurée comme celle qu'on entend dans tous les centres-villes du monde. Parallèlement à cela, l'amour et la tendresse cohabitent. La peur de l'extérieur vécue par les personnages les oblige à prendre tous les moyens pour vivre leurs rêves les plus profonds. L'amour physique et la tendresse sont toujours les meilleurs expédients. Cela nous vaut d'ailleurs de belles pages où les descriptions nous rangent parmi les voyeurs.

Le dénouement en queue-de-poisson du roman n'a pas réussi, heureusement, à dissoudre complètement mon envoûtement pour *À mes ordres, mon colonel!*. Les dix dernières pages sont peut-être précipitées mais les cent quatre-vingt-dix précédentes prouvent le talent de conteur et de romancier de Jean-Paul Filion. Avec ce livre, il résume et illustre les grandes thèses développées dans l'ensemble de son oeuvre. D'une écriture réaliste, il met en lumière certaines réalités de la vie urbaine qui font poser aux hommes des gestes étranges dans un tourbillon incompréhensible de passions et d'émotions. La folie plane au-dessus de la ville, veillons! □

Christian Bouchard

1. *Les murs de Montréal*, Leméac, coll. «roman québécois» no. 22, 431 pages.
2. *Saint André Avellin... le premier côté du monde*, Leméac, coll. «roman québécois» no. 14, 282 pages.
3. *Cap Tourmente*, Leméac, coll. «roman québécois» no. 40, 163 pages.
4. *Cap Tourmente*, pp. 30-31.
5. *À mes ordres, mon colonel*, Leméac, coll. «roman québécois» no. 65, 1982, 216 pages.
6. *Un homme en laisse*, Éditions du jour, coll. «Les romanciers du jour», 1962, 124 pages.